

simplicité que montra longtemps l'évêque de Meaux.

— Sans faste, dit un contemporain, sans ostentation, sans vains amusements, il ne parut jamais rien sur sa personne que de grave et de sérieux : ont eût cru voir un simple ecclésiastique.

Inspiré par cette connaissance, le sculpteur ne ferait pas un pastiche de Rigaud, mais une image fidèle, si l'image du génie peut jamais être fidèle.

JEAN DE BONNEFON.

La Cite du Sang

MARQUEURS

Que peuvent bien être, dans la vie, les êtres d'apparence chimérique, à bariolages d'arlequins et qui courent, coiffés de plumets, dans les marchés de la Villette, pour marquer les moutons à tuer ? Quand la vente marche et qu'on "fait des affaires", on les voit partout à la fois, promenant leurs aigrettes falotes, sous le vaste jour du hall. L'acheteur, l'achat conclu, appelle vite l'aigrette qui passe, elle accourt, et tout un tatouage s'abat en une minute, comme sur une bande d'étoffe imprimée à la mécanique sur le lot vendu. Si promptement, cependant, qu'il opère, si souvent qu'on l'appelle et si vivement qu'il réponde, un marqueur, malgré tout, ne travaille, comme marqueur, et ne peut travailler, que les jours de marché, c'est à-dire deux fois la semaine, et trois heures seulement chaque fois. Il gagne ainsi "une pièce" de cinq à six francs, ou même de six à sept, mais ne peut pas y trouver de quoi vivre. En dehors de cet emploi, il lui faut donc en avoir d'autres, il cumule, et avec quels autres emplois cumule-t-il cet emploi bizarre ? Que fait-il autrement, et qu'est, dans l'existence, cette marionnette qui marque pour la mort ?

Le marqueur, en général, est plutôt vieux, et travaillait, auparavant, dans l'un de ces métiers violents, placeurs, bouviers ou tueurs, où il faut une force qu'ils n'ont plus. C'est un "enfant de l'Abattoir", comme on vous le dit d'un mot plein d'expression... Mais nous ne savons enco-

re ainsi que ce qu'il était, nous ne voyons toujours pas ce qu'il est... Et qu'est-il ?... Que peut-il être ?... Nous allons pendant qu'ils courent dans la foule, avec leurs paniers et leurs pots, leur indescriptible costume, et leur plumet de mardi-gras, suivre l'histoire de trois d'entre eux.

L'un deux est connu sous le nom de Zouave, et vous répond militairement, quand vous arrivez à le saisir dans une des rares minutes où il ne file pas en coup de vent :

— Dix-huit ans de service ! Les Bédouins, l'Italie, le Maroc, le Mexique !... Médaille militaire et médaille coloniale...

Mais il vous a déjà faussé compagnie, et vingt-cinq dos de moutons, là-bas, rutilent, sous son poing, de grandes lettres fraîches qui ensanglantent les toisons, pendant que d'autres, noires et bleues, décorent les têtes et les queues... C'est un petit homme lesté et boulot, et tout bonnement habillé d'un gilet à manches et d'un pantalon, mais sous une couche si luisante et si épaisse d'on ne sait quel bitume, sous un enduit si gluant dont il est si prodigieusement empoisé, et si moucheté, en même temps, de toutes sortes de mouchetures, qu'il a l'air d'être tombé dans un tonneau de goudron, et de s'être battu ensuite à coups de balai trempé dans des pots de couleurs. Son grand plumet, là-dessus, danse sur le côté d'un chapeau de paille défoncé, et son œil, clair comme une pièce de monnaie neuve, guette à la fois les quatre coins du hall dans sa tête ronde comme un boulet. En quittant le régiment il s'était fait bouvier, mais un coup de pied de bœuf lui a cassé la jambe, et depuis il marque les moutons. Six francs par marché, douze francs par semaine, quarante-huit francs par mois, c'est toutefois plutôt peu, et le Zouave le reste du temps, est concierge dans une école. Il tient, à l'ordinaire, la loge d'une institution, et deux fois seulement par semaine, se met dans sa gluante carapace, coiffe son plumet, prend ses pots, et barbouille ses cinq cents moutons. Il clopine un peu quand il court, et l'une des jambes est devenue raide, mais il n'en court pas moins bien, et se transporte comme électriquement, d'un bout du marché à l'autre. Le plu-